

Denise Lavallée avait mal au dos et ses jambes flageolantes supportaient péniblement son corps avachi de quarante-cinq ans. Elle était en sueur et scrutait les alentours en quête d'un banc. Elle marchait depuis près de trois heures, avait grimpé jusqu'au sommet de la montagne, mue par la pulsion irrésistible d'admirer les feuilles d'automne. Et le paysage grandiose, étalé à perte de vue, l'encombrait autant que son poids et son souffle court.

Elle se maudissait d'être là. La journée s'annonçait pourtant bien. Comme à l'habitude : lever à sept heures, petit déjeuner frugal à huit heures, désherbage et nettoyage de sa portion de voie ferrée, devant sa cour. Ensuite, elle s'était assise sur son perron, les yeux rivés sur l'horizon, attendant un train qui ne passerait jamais. Elle avait somnolé une heure, peut-être plus, peut-être moins. Qu'importe ! Le malheur de sa journée était cette pulsion qui l'avait éveillée brusquement, comme une gifle brûlante, et l'avait menée ici, au sommet, en nage et en colère.

Elle était entourée de touristes et d'amoureux. Disons plus exactement qu'elle était parmi eux, insolite et grotesque, tache immonde sur la beauté colorée du feuillage. Pas à sa place, elle le devinait, à ces regards détournés, ces nez plissés et ces airs de mépris ou de dégoût plus insupportables que son mal de dos. Penchée sur le parapet, le cou étiré à se rompre, elle crut déceler dans les bosquets un banc inoccupé en contrebas. Elle se dépêcha. « Ciboulot de ciboulette », marmonna-t-elle, en repérant une silhouette. « Tant pis ! Un banc, c'est un banc. » Elle s'avança, décidée à s'asseoir, coûte que coûte. « Ah ! Une vieille femme... » Elle prit place, rassurée.

La vieille — elle devait avoir entre soixante-dix et soixante-quinze ans — se tenait le dos droit, la tête haute, et fixait le fleuve comme un

aigle, la plaine. « Enfin tranquille, à l'écart », se dit Denise. La vieille grommelait des mots si bas que Denise ne croyait pas qu'elle lui parlait, mais elle sursauta sec. Sa voisine, outrée, s'était levée et tapait de sa canne le dossier en scandant : « Ce banc est à Olga ! » Elle se frappait la poitrine, cognait les planches du dossier.

— Vous n'arrêtez pas de parler, lui dit-elle, fâchée. C'est agaçant. Ou vous vous taisez, ou vous changez de banc. Parce que celui-ci, il est à moi. Tenez, vous ne savez pas lire ?

Elle martelait son nom gravé dans le bois et Denise déguerpit, en bafouillant des excuses. La folie lui faisait peur. Elle dévala la pente, honteuse et humiliée, si vieille et si usée. Elle en était donc rendue à parler seule, en public. Cette Olga venait de lui servir des électrochocs. Une semaine au lit, à trembler sous les couvertures, à vouloir mourir, à dériver et à claquer des dents. À hésiter, à s'efforcer, enfin, de vivre. À sortir de sa tanière.

Quelques jours plus tard, elle se mordait les lèvres, assise aux côtés d'Olga, à regarder passer la vie le temps d'un autobus, de dix-huit joggers et de quatre chiens fous avec leur maître. À espérer, sans trop y croire, briser le silence qui l'habitait depuis tant d'années. Olga n'était peut-être pas si folle que ça et sans doute bien moins qu'elle-même. Pourtant, de la septuagénaire lui vint la plus étrange des propositions. Elle était prête à l'accepter comme coéquipière, mais à ses conditions.

— Les bancs sont publics, riposta Denise.

— Premièrement...

— Vous êtes dingue ou quoi ?

Olga se tourna lentement vers Denise, la regarda droit dans les yeux, incertaine.

— À mon âge, finit-elle par dire, le temps est trop précieux pour le perdre en sottise et mon énergie, trop faible. À mon âge comme au tien. Tu veux connaître mon marché ?

Denise tergiversait. La vieille, trop directe, la heurtait, rognait le courage qu'elle avait mis à venir s'asseoir en haut de la montagne. Et ce mot, *courage*, résumait bien ces heures à tourner en rond dans le centre-ville, à se délester à chaque coin de rue de ses craintes morbides, à se convaincre de réagir, à s'imaginer — quelle folie! — que la vieille pouvait... était... cette présence qui la hisserait des ténèbres. Mais en douceur. Maternellement. Pas avec l'énergie des cataractes et la véhémence des raz-de-marée. Elle hésitait, coincée entre l'attrait du naufrage et l'appel au secours. Puis elle accepta, consciente de jouer sa vie à quitte ou double.

— Premièrement, tu ne me parleras que lorsque tu auras à dire. Autrement, tu gardes le silence. Parler pour parler casse ma concentration.

— La belle affaire! Cela fait une heure que vous marmonnez dans votre langue incompréhensible.

— Justement. Elle t'est inconnue, donc musicale, comme le chant des oiseaux ou un air de balalaïka. Alors que pour moi, dès que tu prononces un mot, il m'entre dans le cerveau, établit des liens, m'oblige à réfléchir et à répondre. Et je ne veux pas être agressée de mots inutiles, bavards, insignifiants. Encore moins de paroles qui s'envolent sans m'être destinées. D'accord?

— D'accord, avait répondu Denise, mi-insultée, mi-amusée.

— Deuxièmement, en ma présence, tu vas t'arranger convenablement. Je ne veux pas attirer les regards à cause de ton accoutrement. Être pauvre, c'est une chose, l'accepter avec dignité en est une autre. Quant à l'odeur...

Olga l'avait estomaquée. Non mais, pour qui se prenait-elle?

— Vous ne prêchez pas par l'exemple, lui rétorqua-t-elle en colère. Comme carte de mode et allure générale, on repassera.

— Qui te parle de mode? D'où sors-tu, dis-moi? Mon manteau est-il si taché que tu peux y lire le menu des six derniers mois? Mes

ongles sont-ils noirs et mes cheveux, grassex? Hein? Réponds. Ai-je l'air de m'abandonner?

— Pas vraiment, dit Denise, blessée à vif.

Oh que non! Olga, malgré ses vêtements usés à la corde, ses bottes d'hiver défoncées et sa jupe longue par-dessus son pantalon en velours côtelé, ne donnait pas l'impression de se laisser aller. Elle possédait une arrogance naturelle qui l'empêchait de se prendre en pitié et l'obligeait à marcher droit au front, à combattre et vaincre la vie, la puanteur et la misère. Ne jamais descendre plus bas que la limite fixée, dût-elle en mourir, telle était sa devise. Elle avait une résistance à toute épreuve, mais cela, Denise le comprendrait bien plus tard, au hasard d'une rare confiance sur sa vie en Russie. Pour l'heure, elle essayait de voir comment elle pouvait satisfaire à la deuxième condition et la tâche lui paraissait insurmontable. Elle hésitait, dépassée par les événements, prisonnière de ses années avant Olga.

— Et c'est tout?

— Non. On va décider des jours où tu pourras venir t'asseoir ici, en mon absence. C'est mon territoire et des envahisseurs, j'en ai bouté dehors, crois-moi!

Elle avait dit ces derniers mots sur un ton empreint de colère et de tristesse. Les deux femmes étaient dans des mondes parallèles, si opposés que Denise l'imaginait houspillant des promeneurs du dimanche, alors qu'Olga faisait référence à la Deuxième Guerre mondiale. À la bataille de Stalingrad en particulier.

— Et elles vont nous mener où, ces conditions? demanda Denise à brûle-pourpoint.

— À vivre, répondit Olga du tac au tac avant d'enchaîner : Viens, on va s'habiller à l'Armée du salut.

— Jamais!

Olga éclata de rire, ponctuant ses *ha ha* de *nikogda* aigus, surexcités. Un rire goulu, joyeusement moqueur et contagieux qui forçait Denise à sourire, à se laisser convaincre.

Elles descendirent le sentier de la montagne, Olga d'un pas alerte, Denise soufflant derrière. À l'approche du magasin, les jambes de Denise commencèrent à fléchir. Elle s'arrêtait, tremblante, les yeux rivés au trottoir. Olga la tirait par le bras et elle avançait, de quelques pas seulement, avant de se braquer, cheval rétif devant un obstacle trop haut. La sueur dégoulinait sur ses joues. Elle était paniquée d'entrer dans ce centre-ville des affaires, « son » quartier comme elle le nommait autrefois, où elle n'avait pas mis les pieds depuis plus de cinq ans. La crainte de voir des visages reconnaissables la paralysait. Mais Olga tenait bon. Elle parlait des chaînes de la peur, d'audace, d'un premier pas vers la liberté alors que Denise étouffait de honte. La vieille la défiait. Poule mouillée ou être humain ? À elle de choisir, mais rapidement. Olga avait autre chose à faire que de discuter en pleine rue. Elle aussi avait son honneur à préserver.

À ces mots, Denise ricana nerveusement. La situation lui paraissait si absurde. Olga qui lui parlait de son honneur, alors qu'elle risquait de perdre sa réputation en s'aventurant plus avant. La miette d'orgueil encore collée à son âme lui interdisait de poursuivre, de s'exposer à une éventuelle humiliation. Olga s'impatientait.

— Allez-vous-en ! lui cria Denise, en rebroussant chemin.

— Pas avant ta réponse, de répliquer Olga en lui fermant le passage.

Elle plaqua, dans un geste théâtral, le miroir de son poudrier sous le nez de Denise.

— Regarde ! Ça, c'est un visage suintant de trouille, d'orgueil mal placé.

D'un coup de main, Denise projeta le miroir au loin.

— Atteinte et bris à ma propriété, rétorqua aussitôt Olga.

— Voies de fait sur ma personne, répondit Denise sur le même ton.

— Poule.

— Être humain. Bon, vous voilà contente ?

— Toi ?

— Moi ?

— Oui, toi.

— Ben maudite affaire ! Fichez-moi la paix.

D'un coup, la tension baissa. Le ridicule l'emportait sur la peur. Olga ramassa son poudrier et Denise entra à l'Armée du salut, l'estomac au bord des lèvres. Elle ne fouilla pas parmi les vêtements, mais en ressortit avec un manteau brun piqué de points couleur de sable.

— Ce n'est pas salissant et cela te va bien, lui dit Olga pour l'encourager.

Elle était fière de sa trouvaille. Acheter un vêtement, c'était comme acheter un tapis. Il le fallait durable et résistant aux taches de boue et aux éclaboussures. Et pas cher. Mais pour Denise, les douze dollars qu'elle venait de déboursier trouaient son porte-monnaie. Elle regrettait déjà son achat qui ne correspondait pas à son style ni à ses couleurs. Mais Olga, loin de relever ses commentaires, l'invita à manger une pointe de tarte dans une binerie avant de se séparer. Selon le programme, elles ne devaient se revoir que trois jours plus tard.

Sur le chemin du retour, Olga marmonnait qu'elle s'était vraiment mis du boulot sur les épaules. Denise, fatiguée, se félicitait d'avoir réussi à mettre les pieds au centre-ville. Cette victoire lui procurait un sentiment, encore confus, de bien-être. « Mais quelle entêtée que cette Olga », maugréa-t-elle, mal assurée face à l'avenir.